

cessait de leur prodiguer les témoignages de son extrême libéralité, nobles et roturiers accouraient à l'envi de tous les coins du monde vers celui qui se montrait leur plus grand bienfaiteur. » La cour, l'administration, la diplomatie, les régiments de la garde s'étaient remplis d'Occidentaux. Les colonies commerciales de Venise, de Gènes, de Pise avaient d'autre part peuplé de Latins tout un quartier de la capitale. Marie d'Antioche, par inclination naturelle, le protosébaste, par politique, crurent bien faire de chercher, comme avait fait Manuel, leur appui de ce côté. C'était une grave imprudence. La populace turbulente de Constantinople et le clergé qui la dirigeait nourrissaient contre les Latins, depuis près d'un siècle, des haines violentes, sans cesse avivées, il faut bien le dire, par l'insolence des barons et l'âpreté des marchands d'Occident. On reporta naturellement sur la régente les sentiments qu'inspiraient les alliés qu'elle choisit : et bientôt l'impératrice Marie, si fêtée jadis et si populaire, ne fut plus, pour l'odieuse plèbe de Byzance, que « l'étrangère ». C'est ainsi que chez nous, plus tard, on dira de Marie-Antoinette : « l'Autrichienne ».

Le mécontentement général se manifesta assez promptement par des actes. Marie, la fille du premier mariage de l'empereur Manuel, détestait cordialement sa belle-mère. C'était une femme énergique, audacieuse, violente ; elle conspira. Mais le complot fut découvert. Alors, avec son jeune mari, le César Renier de Montferrat et les principaux de leurs partisans, elle se jeta dans Sainte-Sophie et, résolument, transformant la basilique en forteresse, rassemblant des hommes d'armes autour d'elle, elle s'apprêta à résister